

## Remarques liminaires

Ce livre n'est pas conçu comme un traité savant sur la notion de *fortitudo*, ni comme un manifeste pour le déploiement de la « force » dans le monde, encore moins comme un bréviaire pour âme en peine. Cet essai adopte d'une certaine manière une forme « musicale », en poursuivant un leitmotiv selon quatre mouvements composés sous la forme de tercets, comme le montre expressément le sommaire, et en s'achevant par une coda. Dans le langage musical, cette dernière section finale et distincte poursuit le thème du morceau de manière plus tendue ou saccadée. Ainsi, cet essai tente d'orienter, parmi une série sélective de sujets, vers une « résolution » ou, pour le dire autrement, un passage à un autre état.

## Introduction

« Les forces qui ont animé nos lointains  
ancêtres sont aussi présentes en nous. »  
Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*

Être sage n'est pas chose si difficile... le rester l'est plus.

Sans force de traction, la sagesse nous fait aller sur ses chemins d'un pied aussi « léger » que celui d'Achille. Plus vulnérable que la beauté, « impur » disait Malraux, l'art de la sagesse est aussi répandu dans le monde que la corruption. Si la loi des puissants commande de la fuir, c'est parce que, de leur point de vue, la sagesse corrompt et se laisse corrompre par des substances étrangères qui altèrent leur force. Néron asservit Sénèque.

Tocqueville voyait dans la religion le gage de la liberté ; de même une force pourrait-elle se faire le gage de la sagesse ?

Un jour, en vue d'entraîner ladite sagesse par des « chevaux de trait », en vue de l'extraire de ses tourments, uniques en leur espèce, universels en leur genre, j'entrepris d'identifier ce qui la pousserait à

déployer correctement ses effets ; à savoir trois principes premiers de traction, non seulement pérennes, mais utiles en toute adversité :

1. Garder l'estime rationnelle de soi.
2. Développer sa propre pensée.
3. Demeurer fidèle à la force intérieure.

Par « l'estime rationnelle de soi », il me sembla entendre d'abord la capacité de juger ses facultés sans amplifier ni les défauts ni les qualités. Cette capacité est le réglage net du miroir de l'âme : la reconnaissance claire, ni orgueilleuse ni attristée, de l'amour-propre comme des insuffisances. Ensuite, par le « développement de sa propre pensée », je présentai l'importance de l'attachement constant à penser au-delà des influences. Sans oublier que toute création procède d'une imitation, les copies ne doivent pas être pâles : c'est de l'intérieur que doit surgir l'extérieur. Enfin, par la « fidélité à la force intérieure », je présupposai la présence de facultés intimes, dont il revient à chacun de rester maître pour tendre à les préserver au-delà des aléas.

Alors d'où vient cette dernière force de préservation, qui englobe les deux premières ?

Parmi les quatre vertus cardinales de l'âme (tempérance, justice, prudence, courage), la dernière, la *fortitudo*, fut classiquement élevée au rang de condition de toutes les vertus, si ce n'est, par Thomas d'Aquin, au rang de puissance divine. Les stoïciens firent de cette force un principe de connexion des vertus et d'unification de l'âme. Sur ce point, des philosophes antagonistes tels que Descartes et Spinoza pouvaient s'entendre. L'un affirmait ainsi avoir découvert un seul principe de vertu, à savoir la nature commune

aux vertus traditionnelles qu'est la « fermeté de la résolution », et qu'il recouvre sous le terme de générosité. Descartes déclare à la princesse Elizabeth que le plus grand mal semble être de demeurer irrésolu dans ses actions. La générosité englobe un principe de connaissance du libre-arbitre et un sentiment de résolution tourné vers l'action. Quant à Spinoza, il décline dans le livre III de l'*Éthique* la « force d'âme » en fermeté et générosité ; entendant par fermeté un « désir par lequel un individu s'efforce à se conserver en vertu du seul commandement de la raison », et par générosité « un désir par lequel un individu s'efforce en vertu du seul commandement de la raison à assister les autres hommes ». Qu'importent au fond les divergences quant au *cogito* et au déterminisme : Spinoza et Descartes se rejoignent dans le fait que l'irrésolution, l'inconstance et la dispersion dans le temps constituent les principaux obstacles à la vertu.

Mais force et vertu ne doivent pas pour autant être confondues. La force est un souffle, la vertu est un enchaînement. Cette dernière porte parfois le déguisement du vice. La règle droite peut, d'une manière funeste et fanatique, obnubiler certaines intelligences – l'âme de Robespierre fut excessivement « pétrie » de vertu. C'est que la vertu est comptable de la fréquence ou de la récurrence affichée des « bonnes actions » : si l'homme réputé vertueux oublie un jour, par distraction, de saluer son collègue lors d'une rencontre de couloir, sa vertu risque une mise en examen morale... La vertu vit ainsi de ses apparences. Elle forme le paroxysme délétère de la force d'âme : opiniâtre, entêtée, obsessionnelle, elle

emporte certains esprits dans l'illusion que seule la règle confère du sens à l'action. Cet aspect de la « force » est resté célèbre chez Simone Weil, laquelle disait qu'elle fait de l'homme une chose, en exerçant une double « pétrification » chez les âmes fortes comme chez les âmes faibles. Sans doute faut-il comprendre ici qu'elle évoque ici la force du monde, la force des « valeurs » (sociales, patriotiques, morales), extérieures à l'individu, qui imprègnent l'âme et la contraignent au déchirement, qui « glacent la vie avant l'heure de la mort, détruisent les héros virils et jeunes que la guerre transforme en cadavres ». Dans l'horreur de la bataille, il existe heureusement, écrivait-elle, « des moments brefs et divins où les hommes ont une âme ».

À la différence de la vertu, la déclinaison de la force d'âme est une grammaire souple et intuitive. Elle développe des ramifications morales « connexes » selon les circonstances : la bonté (qualité morale qui a pour visée le bien quelles que soient les difficultés rencontrées à l'atteindre), l'endurance (capacité à exercer un effort dans la durée), la persévérance (capacité à faire durer une action en dépit des résistances), la persistance (capacité à maintenir un objectif en dépit des objections), la fermeté (état d'assurance dans l'exécution d'une décision en dépit des motifs de crainte), la constance (état de stabilité dans un environnement changeant), la patience (l'aptitude à ne pas céder au découragement). On pourrait se laisser aller à broder sur l'assurance, la magnanimité ou la magnificence... La force d'âme égrène des énergies sous de multiples formes. Ces qualités quasi

similaires émanent toutes des délinéations d'une force première.

Cette force d'âme ne suit donc pas des règles univoques : il semble qu'elle vient d'ailleurs et de toutes parts, et que ce n'est pas une force qui fait plier ou qui broie sous le cadre des universaux. Elle ne tente pas de composer artificiellement avec les contraires. C'est plutôt une force qui inspire autrui. Elle insuffle une « fuite en avant » comme l'évoquait Félix Guattari, pour qui « la philosophie se fait sous forme d'autres sagesse », selon une voie singulière. Celle-ci provient de rencontres formatrices, au cours de circonstances, de voyages géographiques ou littéraires. Le sage indien Bede Griffiths, dit Swami Dayananda, professait que « lorsque l'esprit humain atteint un certain niveau d'expérience, il parvient à une même compréhension ». Pour reprendre la terminologie de Bernard de Clairvaux, on serait tenté de parler de « considération » pour la vérité, plutôt que de « contemplation », laquelle est moins un effort de pensée qu'une intuition passive. Ainsi, sans faux-fuyants, le vrai voyageur part en quête d'unité dans le multiple, tandis que le faux voyageur part en quête d'exotisme. L'attrait pour le pittoresque reflèterait l'aspiration délétère à se concevoir autre que ce que l'on est. Telle est loi funeste du bovarysme de Jules de Gaultier et que mit en lumière Victor Segalen dans un essai sur l'exotisme : la faiblesse d'âme est le ballottement au gré des vents contraires.

\*\*\*

Il est vrai que la naïveté de cette force suscite un rejet, surtout chez ceux qui lui préfèrent la puissance. Ceux-là soutirent leur puissance de valeurs

donnant du poids à leurs actions (bonheur, liberté, compassion, justice, bien-être, etc.). Mais n'est-ce pas à l'inverse cette force qui, à l'origine, déploie ces finalités dites « suprêmes » ? Lorsqu'il est question d'enquêter sur les fondements pérennes de la vérité, l'objet concerne moins les valeurs, lesquelles divergent entre philosophies de part et d'autre, que la force motrice commune à ces diverses spiritualités. M'étant alors abstenu de déterminer parmi ces diverses « fins suprêmes » s'il en est objectivement une qui surpasse les autres, je fus plutôt résolu à examiner à travers elles l'hypothèse d'un fond commun à toutes les pensées, qui pourrait être appréhendé dans divers endroits du monde.

Cette hypothèse n'est pas née de la dernière pluie. Dans un moment charnière de l'Histoire, l'humanisme florentin fit advenir l'idée qu'une antique force de sagesse irrigue la pensée universelle. Des théologiens avisés, tels que Marsile Ficin ou Jean Pic de La Mirandole, entreprirent de connaître les principes immémoriaux de la connaissance, antérieurs à toute croyance déterminée localement et temporairement. Ils forcèrent ainsi la conviction que, non seulement les religions, mais l'ensemble des spiritualités du monde se répondent mutuellement en tant qu'inflexions culturelles de préceptes antérieurs et universels (*prisca theologia*). Dans cet esprit, Nicolas de Cues tenta d'articuler d'un seul tenant monothéismes et polythéismes, expirant ainsi un premier souffle interreligieux. Augustinus Stochus soutint pour sa part que la pensée humaine est « une » (*perenni philosophia*). Au fil des siècles, l'idée d'une continuité de forces spirituelles à travers le temps

connut une lente maturation. René Guénon propagea cette thèse sous le nom de « pérennialisme » ou de « traditionalisme ». Les milieux occultistes s'en inspirèrent, à la Belle Époque notamment, sous l'influence notable de Vincent Encausse, dit Papus. Puis des tenants de la psychologie « transpersonnelle », dont Ken Wilber pour chef de file, tentèrent d'étudier l'influence de forces synergétiques sur les états de conscience individuels. La philosophie prêta main-forte à cette mouvance qui augurait le « nouvel-âge » après la seconde guerre mondiale. Simone Weil, en particulier, trouva des similarités profondes entre les spiritualités ; elle suivit le fil conducteur de leurs principes métaphysiques.

La pensée de correspondances entre les spiritualités, le « syncrétisme », naît d'une attention particulière aux alliages entre les forces de l'esprit, qui plus est, pour certains, avec celles de la physique. Des mystiques, tel Maître Eckhart, ne dirent-ils pas, comme les physiciens quantiques, que « l'âme est un champ » ? Mais le syncrétisme ne tirait pas uniquement sa force de la théologie, voire de l'ésotérisme. L'universalisme philosophique du Siècle des Lumières reprit à son compte la thèse d'un accord de pensée entre les humains, fondée sur la raison, au-delà des spécificités géographiques. L'idée d'un accord de raison entre les hommes mit à jour une pensée mondiale autour de dénominateurs communs, des droits et des devoirs universels. Parmi les philosophes rationalistes, Leibniz introduisit pour la première fois l'intuition d'une « philosophie éternelle », plaçant celle-ci au-dessus des particularismes doctrinaux : « La vérité est plus répandue qu'on ne pense, mais elle est aussi envelop-

pée, et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les anciens (ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs), on tirerait l'or de la boue, le diamant de sa mine et la lumière des ténèbres ; et ce serait, en effet, *perennis quaedam philosophia* [une sorte de philosophie éternelle]. » Beaucoup plus tard, le romancier d'anticipation Aldous Huxley reprit à son compte le concept leibnizien dans *La philosophie éternelle* : « Les rudiments de la philosophie éternelle peuvent être trouvés dans les savoirs des peuples primitifs de toutes les régions du monde. » Pour Huxley, l'éternité vaut davantage que la pérennité.

Ces savoirs dits « primitifs » impliquent l'idée d'une force universelle dans diverses doctrines. Dans des civilisations éparses, le monde s'imprégnait peu à peu de cette force par les vertus de l'éducation. Quelle est la formule originelle de cette force ? Loin d'être diffuse, ésotérique, énigmatique, elle entre en résonance, dans toutes les chapelles du monde, comme la capacité des peuples à endurer l'existence. Le bon sens universel la pressent ainsi. Pour endurer la souffrance, chacun se donne une forme de dieu ou, à défaut pour les athées, une représentation des lois du Cosmos : cette représentation antidouleur est celle d'un « dieu-sagesse », lequel pourrait être un concept (« méta-concept » diraient certains) semblable, sur un plan linguistique, à la théorie de l'« univers-bloc ». Mais ce « dieu-sagesse » n'apparaît pas sous le même visage selon qu'il inspire à vénérer ou à transgresser. Bien que les sages s'efforcent à apprécier la vie tout autant que la mort, leur optique

diffère selon qu'ils appellent à respecter le monde ou à le dépasser. Ainsi, ce « dieu-sagesse », cette force originelle qui inspire les sages, suivrait deux tendances :

Un premier sage « force » le profond respect parce qu'il met à l'aise, du fait de sa présence, inspiré par un système de pensée où tout problème comporte une solution ; et parce que l'aura singulier de cette pensée logique semble conforter la paix et l'harmonie du monde. Ce premier homme incite à développer une force d'acceptation du monde, de nature rationnelle, c'est-à-dire profondément respectueuse de la notion d'intégralité ; car cette force résulte de la compréhension intégrale des causes qui l'ordonnent et l'affectent : elle tend à anticiper calmement la suite des événements selon la logique des causes et des effets. Ces « sagesse d'acceptation » antiques, et le stoïcisme en est une parfaite illustration, produisirent un ensemble massif de systèmes de pensées modernes qui, bien que ne pouvant évidemment pas être confondus, sont agencés suivant l'idée du bonheur d'être lié à un « tout ». Comprendre ce « tout » libérerait et rendrait béat. Sous la forme du globalisme, le spinozisme demeure plus vif de nos jours. Cette première force de sagesse a pour moteur commun le principe de désillusion de la souveraineté subjective, soit l'extinction par la raison des « sortilèges » propres aux démons de l'esprit naïf ;

Mais un deuxième sage « force » aussi le profond respect parce qu'il inspire le désir de forces supérieures au monde en souffrance ; et parce que, par des inspirations spirituelles voire mélodieuses, il ap-

pelle à dépasser les lois mécaniques de ce monde. Ce deuxième sage vise plutôt à atténuer au mieux les effets de la souffrance par des idées compensatrices, à défaut de consentir à son bien-fondé naturel. Quand bien même elle comporterait une quelconque logique, la souffrance n'est qu'une affaire dérisoire pour lui. Sa loi doit être brisée. La « sagesse de compensation » ne considère que les effets bienfaiteurs pour soi-même : soit par la production de plaisirs de la chair, si tant est que ces plaisirs ne produisent pas eux-mêmes de la souffrance par voie d'excès (dans le cas de l'épicurisme par exemple) ; soit par la production d'idées salvatrices, telle la théologie chrétienne de la grâce ou du salut, ou toute autre idée de transcendance visant à sécuriser, dans une perspective religieuse, animique ou poétique, notre perception de « l'au-delà » ; soit par la mise en cause absolue, et par là même jouissive, d'une barrière morale à tous nos affects : scepticisme, cynisme ou nihilisme... pour ne citer que ces courants.

Qu'elle soit, à l'égard du monde, de nature consensuelle ou plutôt détachée, qu'elle tente de se raccorder à lui ou plutôt de s'en isoler, la sagesse provient dans ces deux cas d'un même élan de pensée visant à surmonter une faiblesse intérieure. Quelles que soient ses visées, un double trait de force caractérise cette traction de l'âme : l'aspiration au calme et à l'aspiration aux grands événements. Le calme n'est pas une force morale anodine : celle-ci établit un raccordement au monde, fait renaître le souvenir des états de l'enfance et rappelle à la pensée son « âge d'or ». Chacun puise dans le calme ses propres ressources. Mais la sensation de calme prépare en secret une ré-

*La force d'âme*

action au monde. Elle fait revisiter l'âme de fond en comble et donne un tempo à son orchestre. Le calme pose dans l'âme des prolégomènes à la fureur.